

MARIE, MARIUS & AUGUSTIN

**

LA HAUTE VALLÉE DE LA GRESSE
DANS LA TOURMENTE

Bernard Freydier

Éditions ThoT
Roman historique

Pendant vingt ans, dont dix-sept ans en classe unique, Bernard Freydier a été l'instituteur du village de Gresse-en-Vercors. Après une nomination à Grenoble, il termine sa carrière à Échirolles. Une fois la retraite venue, il se réinstalle au pays et se passionne pour l'étonnante histoire des habitants de la haute vallée de la Gresse. En 2013, avec Bernard Brun Cosme pour les photos, il publie son premier ouvrage sur l'histoire des sports d'hiver. En 2015, avec ses amis de l'association « Gresse-en-Vercors, histoire et patrimoine », il coécrit *Monestier-de-Clermont, terre d'entrepreneurs*, l'histoire des sociétés Allibert et Moncler nées à Monestier. La même année, c'est le cinquantenaire de la station et il réalise, avec Natacha Boutkévitch et Bernard Brun Cosme, un film photographique, *Ce pays, oh mes amis, c'est Gresse !* En juin 2017, les éditions ThoT publient son premier roman historique, *Augustin, berger du Grand Veymont*, qui raconte l'histoire de ce pays gressois entre Vercors et Trièves, de 1852 à 1914. Voici aujourd'hui la suite de ce récit, qui mêle toujours personnages fictifs et figures bien réelles en essayant de respecter le plus scrupuleusement possible la grande Histoire.

CHAPITRE 1
LES FENAISSONS DE JUILLET 1914

Lundi 3 juillet 1914. Le jour se lève à peine sur la Maison du Grand Veymont, la belle et longue ferme de la plaine de la Ville, ce hameau de Gresse posté depuis des millénaires au pied de la grande montagne mythique, point culminant du Vercors avec ses 2341 mètres. Augustin quitte discrètement le lit conjugal où Marie-Jeanne, sa douce épouse, dort paisiblement. Dans la vaste cuisine, il relance le feu et prépare son premier café de la journée, le meilleur.

Quelle nuit avec ce sommeil qui a si longtemps tardé à venir ! Comment se laisser ainsi envahir à soixante-deux ans par tant de pensées contradictoires, tant de doutes ? Pourtant, la veille la journée avait parfaitement commencé. Émile Martin-Bellet, adjoint au maire et surtout prospère propriétaire apiculteur, inaugurerait sa magnifique demeure à l'entrée du village de l'Église, ce drôle de chalet¹ comme il a décidé de l'appeler. De l'imposante

1. Nom donné à la maison par ses propriétaires après les travaux de rénovation engagés en 1910.

maison forte, devenue couvent puis école pour les jeunes filles de bonne famille du canton de Monestier-de-Clermont, Émile a fait un ensemble d'appartements bénéficiant d'un confort exceptionnel, digne des plus beaux immeubles de la place Victor-Hugo au centre de Grenoble, la capitale des Alpes. Eau potable sur chaque évier, WC dans tous les logements, bains et douches et cet éclairage magique généreusement offert par la société des Ciments et Forces motrices qui a installé son usine dans les gorges profondes de la Gresse sur la commune voisine de Saint-Guillaume. Premiers effets bienvenus de cette fameuse houille blanche développée par monsieur Aristide Bergès qui sait exploiter avec un certain génie la puissance des torrents en force motrice produisant de l'électricité.

Mais en toute fin de soirée, au moment du départ du chalet, la découverte de la une du *Petit Journal* a profondément secoué Augustin. *Assassinat de l'archiduc François-Ferdinand et de son épouse Sophie, le 28 juin 1914 à Sarajevo*. Et si tout recommençait ? Les souvenirs douloureux affluent ; 19 janvier 1871, Buzenval, la bataille fait rage, la contre-attaque des Prussiens, la balle qui brise sa jambe ; les longs mois de soins avant la convalescence réparatrice grâce au soutien attentionné de Marie-Jeanne. Et puis, malgré le temps passé, Augustin ne peut oublier les quatre jeunes camarades qui ne sont pas revenus de cette guerre de 1870 : Jules Girard dit Rivoire, Jean Riondet, tous les deux du hameau du Chômeil, Joseph Arnaud de l'Église et Germain Giraud, des Petits Deux.

Et si tout recommençait ? Si une nouvelle fois Allemands et Français s'entre-tuaient ? Si cette folie de la guerre s'emparait des

hommes, encore et encore ? Pourtant que la vie semble simple, certes souvent dure mais parfois si belle ! Comment ne pas apprécier cette relative prospérité que partagent la plupart des villages de France et de ses voisins européens en ce début d'été 1914 ?

Tournant et retournant dans son lit toute la nuit, Augustin ne peut s'empêcher de s'inquiéter et de penser aux siens auxquels il tient plus que tout. Marie-Jeanne, sa belle Marie-Jeanne qui lui a donné trois enfants et tant de bonheur ! Marie-Jeanne, créatrice talentueuse, entreprenante, qui a su faire de si beaux chapeaux avec cette fameuse paille, « l'or des Gressoises », cultivée dans la haute vallée de la Gresse et qui, maintenant, développe l'étonnante et prospère fabrication des cabas que Léon Allibert du Monestier commercialise avec Joseph son fils, le grand ami de Quentin !

Quentin, son fils aîné né le 5 septembre 1878. Il porte ce prénom venu d'Écosse qui avait beaucoup choqué Auguste, le vieux maître d'école également, à l'époque, secrétaire de mairie. Quentin, devenu à son tour maître d'école, en poste à Monestier-de-Clermont le chef-lieu de canton dans la grande mairie-école qui s'élève en face de l'église à côté de l'atelier La Dauphinoise où Joseph Allibert et son associé Alfred Robert fabriquent des semelles hygiéniques en paille mais aussi en jonc, feutre et peaux.

Depuis maintenant six ans, Quentin est marié avec Élise Auvergne, l'une de ses collègues maîtresses d'école, originaire de Château-Bernard. Ils occupent un logement de fonction au-dessus des salles de classe. Jean, leur petit garçon, aura bientôt trois ans. Quentin est toujours un sportif accompli. Depuis la création en 1909 du Club des Sports d'hiver du Monestier-de-Clermont, il assure le secrétariat de cette dynamique association qui regroupe

skieuses et skieurs du canton ainsi que ceux de Gresse organisés en sections et jouissant d'une certaine autonomie. Le Club est toujours présidé par Alphonse Dusserre, propriétaire de l'hôtel Major mais aussi et surtout célèbre fabricant de skis, de luges et de bobsleighs. Si l'été, Quentin n'oublie jamais de participer aux grands travaux de la ferme de son père, fenaisons et moissons, il se passionne de plus en plus pour les ascensions des sommets de cette chaîne du Vercors qu'il ne se lasse jamais d'admirer. Les Dumas, de Saint-Michel-les-Portes, et les Cotte, de la Bâtie-de-Gresse, lui ont fait découvrir l'escalade au Mont-Aiguille et il rêve maintenant souvent à d'autres conquêtes dans le Dévoluy, en Oisans, dans les grandes Alpes de la vallée de Chamonix.

Les pensées d'Augustin, au cours de cette longue nuit d'insomnie, l'emmènent également rue Voltaire à Grenoble où Julie, sa fille, s'est installée. Il y a quatre ans, elle a épousé Adrien Perrin, un gantier grenoblois. La préfecture de l'Isère est en effet toujours la capitale mondiale du gant. Ce dernier a acquis sa notoriété à partir de 1606 lorsque le gantier Mathieu Robert reçut le titre de gantier-parfumeur du roi de France. Puis en 1834, Xavier Jouvin a introduit les *tailles*¹ et surtout sa fameuse « main de fer » brevetée en 1838 qui ont décuplé la productivité et la qualité des gants. Cette main de fer est un emporte-pièce à la forme du calibre, qui permet de découper six gants à la fois. À Grenoble, en cette année 1914, une famille sur deux vit encore de la ganterie et Adrien, le mari de Julie, s'est spécialisé dans le gant long en

1. Les tailles sont des systèmes utilisés par les gantiers pour trouver les bonnes dimensions des doigts d'une main.

chevreau qu'il exporte en Angleterre, aux États-Unis, en Russie et même en Australie. Quant à Julie, pour épauler son époux, elle s'est brillamment inspirée de Marie-Jeanne, sa maman, qui depuis des années fait partager son savoir-faire dans la fabrication des tresses et des cabas aux femmes des villages du balcon-est du Vercors. Julie développe avec beaucoup de réussite le travail féminin à domicile, qui reste une des lois fondamentales de la ganterie. Pour de nombreuses femmes, c'est un moyen d'occuper leurs loisirs tout en augmentant les ressources du ménage. Adrien et ses collègues fabricants ne trouvent que des avantages à l'emploi de cette main-d'œuvre flottante, mobilisable sur place selon les besoins.

Augustin n'oublie bien évidemment pas Jade, sa petite dernière, qui vient de fêter ses trente ans. Elle a choisi de vivre à Marseille, le grand port de la Méditerranée, à quelques dizaines de kilomètres de La Crau natale de Marie-Jeanne, sa maman. C'est sa tante Angèle qui l'a invitée à venir travailler avec elle. Comme le dit souvent Augustin, sa sœur Angèle a la bosse du commerce. Longtemps elle a travaillé à Monestier-de-Clermont, au grand hôtel du Lion d'Or de Barthélémy Dussert. Accueillant les clients et organisant leurs séjours, elle s'occupait également de la très prospère entreprise de transport de Barthélemy, roi des *rouliers*¹ sur cette Grande Route menant de Suisse et du nord des Alpes aux régions niçoise et marseillaise. Mais l'ouverture, en 1878, de la ligne de chemin de fer Grenoble-Veynes-Marseille a réduit, peu à peu, le trafic des caravanes de voitures et de chariots tirés par des chevaux. Barthélemy retiré, le Lion d'Or fermé,

1. Les rouliers sont des transporteurs utilisant de lourds chariots tirés par des chevaux.

Angèle a travaillé quelques mois avec Aimé Terrier, le maire de Gresse, hôtelier mais aussi grossiste en fromages, chargé d'écouler les productions de la Fruitière, société coopérative fromagère créée en 1880. C'est ainsi qu'Angèle a fait la connaissance d'un négociant marseillais, Léon Rigal, qu'elle a épousé, elle la vieille fille fière de son indépendance, il y a maintenant trois ans, en juin 1911. Grande fête familiale et excellent souvenir pour Marie-Jeanne et Augustin, qui ont profité de cette noce pour passer quelques jours à Saint-Martin-de-Crau dans les *coussouls*¹ de leur jeunesse ! Aujourd'hui, Jade travaille très activement au développement de l'entreprise d'Angèle et de Léon Rigal, exportatrice de fromages dans la France entière mais aussi dans les pays du Bassin méditerranéen.

Comme toujours lorsqu'il est tourmenté, Augustin se réfugie dans son étable. Il est vrai que c'est l'heure de la traite et ses douze vaches laitières s'impatientent un peu. La présence de leur maître, le long et lent travail de ses mains habiles qui remplissent les seaux rassurent les bêtes. Augustin retrouve le calme et la sérénité qui habituellement le caractérisent. La porte de l'étable s'ouvre et Marie-Jeanne apparaît, une tasse de café fumant à la main :

— Qu'est-ce qui t'a tracassé cette nuit, mon Augustin ? Je t'ai entendu t'agiter dans tous les sens !

— Le titre de ce journal m'a profondément inquiété ! J'ai soudain revécu les combats de 1870 et 1871 et cauchemardé en imaginant une nouvelle mobilisation générale et ses conséquences !

1. Les *coussouls* constituent un écosystème unique de la plaine de La Crau, pâturage semi-aride.

— Sarajevo est si loin, Augustin ! Pourquoi veux-tu qu'un tel attentat bouleverse la vie de notre haute vallée de la Gresse ?

— Tu as sans doute raison, Marie-Jeanne, mais la lecture de l'article m'a fait craindre une déstabilisation générale.

— Vous avez dimanche prochain un nouveau conseil municipal, sans doute le maire et son adjoint auront-ils obtenu des nouvelles rassurantes. Je sais qu'ils ont une réunion importante à la Préfecture dans la semaine. Demande-leur de te ramener les journaux !

— Oublions tout cela et mettons-nous au travail. Le temps est à nouveau au beau et j'ai envie de commencer à faucher la plaine avec cette étonnante et moderne faucheuse prêtée par monsieur Garnier de Pélissière. Et puis Quentin sera bientôt en vacances, il m'a promis de venir nous aider pour la fenaison.

— Cet après-midi, avec mes amies, nous nous retrouvons à la ferme pour terminer une commande urgente de cabas¹ qu'attend Joseph Allibert. Tu sais comment est ta sœur Pauline avec son caractère entier. Elle m'a relancé une nouvelle fois et sa patience a des limites. Elle est vraiment devenue la cheville ouvrière de La Dauphinoise, la manufacture monéterrone en plein développement et ses deux patrons, messieurs Robert et Allibert, comptent beaucoup sur elle. Une fois libérées de cette fabrication, nous consacrerons toute notre mois de juillet aux fenaisons et, comme d'habitude, je t'aiderai avec plaisir !

Ces rudes travaux sont en effet essentiels pour la bonne centaine de fermes que compte la commune, l'une des plus

1. Les cabas sont des paniers très pratiques fabriqués par les femmes du village avec des tresses de paille.

grandes du département de l'Isère avec ses 8 112 hectares. À l'ouest de la chaîne du Vercors dominée par le Grand Veymont se trouvent les deux grands alpages de près de 2 000 hectares chacun, affermés depuis des siècles aux pâtres transhumants venus de La Crau. Sur ces hauts plateaux, point d'habitations permanentes ni de cours d'eau, quelques sources et surtout de simples *jasses*, du nom provençal qui désigne les bergeries. Au sud, la Grande Cabane encore appelée « Montagne des Acquéreurs », plus au nord la montagne pastorale communale de la Chau et du Playe. À l'est des Grandes Montagnes, se trouvent les treize hameaux habités : la Bâtie-de-Gresse au pied du Mont-Aiguille, la Ville près du Pas du même nom, les Deux, deux hameaux frères à proximité du Pas de Berrièves et celui de la Combe à l'entrée de la vallée partagée avec les villages voisins de Saint-Andéol et de Château-Bernard. Enfin, depuis toujours, les neuf autres hameaux se blottissent au pied de la montagne du Laud, cette montagne nourricière pour les villageois de Montrond, du Bouchet, des Fraysses, du Chômeil, du chef-lieu de l'Église, d'Uclaire, du Puy, des Perrins et enfin, le plus au sud, Chauplane. Partout, les fermiers ont besoin de la plus grande quantité possible de foin pour nourrir leur bétail pendant les longs et très rigoureux mois d'hiver.

Augustin consacre sa journée à préparer son matériel. Il est très fier de sa ferme, baptisée Maison du Grand Veymont, bien équipée et particulièrement fonctionnelle. Pourtant, jamais il n'oubliera l'incendie qui, le 24 août 1869, il y a quarante-cinq ans, ravagea les beaux bâtiments de Franceline et Édouard, ses parents. Certes, tout a été reconstruit dans le plus grand

respect des règles de l'art et surtout le toit de chaume a été remplacé par des tuiles écailles. Mais Augustin reste prudent et précautionneux. Il sait bien qu'il ne faut jamais baisser la garde car dans la vallée tous les deux ou trois ans des maisons brûlent encore. Aujourd'hui, il élève de moins en moins de moutons. Depuis la création de la fruitière, les ovins ont laissé la place aux vaches laitières. Alors qu'est devenu Augustin, le petit puis grand berger du Grand Veymont ?

Au fond de son cœur, il reste et restera un berger. Ses pensées toujours, ses pas souvent le conduisent à la Chau et à la Grande Cabane dont il est encore l'un des administrateurs, sa famille étant propriétaire en indivision d'une partie du bel alpage.

Aujourd'hui, sa petite cinquantaine d'agnelles et de moutons ne vient plus grossir les grands troupeaux des *baïles*¹ provençaux. À la belle saison, ils sont pris en charge chaque jour avec ceux des voisins par Ulysse Gerin, désigné pâtre communal par le conseil municipal, pour le hameau de la Ville. C'est le système de la petite montagne.

Augustin va chercher son voisin Jean Garnier, avec lequel il s'entend très bien. Tous les deux sont très complices et savent s'épauler pour les grosses corvées et les travaux les plus difficiles. Ils sont par ailleurs conseillers municipaux.

— Viens voir, Jean ! J'ai dans ma grange un engin qui va certainement t'intéresser !

— Qu'as-tu caché de si mystérieux ? J'ai vu, il y a quelques jours, passer sur le pont en direction de ta maison une carriole

1. Le baïle est le chef berger des troupeaux transhumants.

tirée par deux puissants chevaux. Une grosse bâche recouvrait un objet plutôt volumineux.

— Aide-moi à ouvrir les portes et regarde !

— Mais c'est une faucheuse ! Je n'en avais vu que sur les catalogues. D'où vient-elle ?

— Oh, c'est une longue histoire ! Début juin, j'ai rencontré, chez Aimé Terrier à l'hôtel du Commerce, monsieur Reymond Garnier de Pélissière qui possède entre Vif et Varcès une très belle et vaste exploitation agricole. Il séjournait une petite semaine dans notre vallée qu'il apprécie beaucoup. Nous avons longuement discuté des modes d'élevage et des nouvelles techniques d'exploitation. Sa ferme semble presque modèle à côté des nôtres et il élève également de très beaux chevaux. À ma grande surprise, j'ai ainsi découvert que ce grand bourgeois était comme nous passionné d'élevage et d'agriculture.

— Lui, cet homme avec ses beaux habits et son petit ventre de bon vivant ?

— Eh oui, il m'a même raconté qu'en février dernier, il était monté à Paris pour assister au Concours général agricole¹ ! Comme tu le sais, depuis 1909 cette manifestation s'est transformée en Semaine de l'agriculture à Paris.

— Et quel est le rapport avec la faucheuse ?

— Les fabricants de matériel agricole sont maintenant invités à exposer leur production. Monsieur Garnier de Pélissière a ainsi découvert l'entreprise Dollé-Chaubey implantée à Vesoul et qui produit annuellement cinq mille machines.

1. Créé en 1870, ce concours a pour but de valoriser la filière agroalimentaire française.